

ETC



Blanche Célanuy chez Calliope

Isabelle Lelarge

Numéro 8, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lelarge, I. (1989). Compte rendu de [Blanche Célanuy chez Calliope]. *ETC*, (8), 42–43.

Blanche Célanuy chez Calliope



Blanche Célanuy,
L'Alchimie silencieuse de l'énigmatique Mister D., 1989

Blanche Célanuy,
L'Alchimie silencieuse de l'énigmatique Mister D.,
Centre d'exposition Circa,
du 14 janvier au 3 mars 1989 —

Blanche Célanuy fait partie de ces artistes qui ne craignent pas l'humour. Et on l'apprécie sans doute pour sa franchise qui, non plus, n'a aucune borne. En 82, lors de l'exposition *Tridimensionn-Elles*¹, elle posait déjà un regard plutôt incisif sur une «scène de vie conjugale», avec toute la finesse qu'on lui connaît. Il s'agissait de la représentation d'un immense lit, plus que *king size*, réalisé à partir d'aplat au sol de toiles colorées en vinyle, adjoints aux divers attributs de la chambre à coucher, le tout ceinturé par poteaux et corderons selon la manière tout à fait éloquente du ring de boxe. Tout en ironisant un quotidien, elle scrutait une fois de plus le monde de la nuit, calme en apparence, mais qui a le pouvoir de fouetter et d'attiser l'onirique en chacun de nous.

Aujourd'hui, Blanche Célanuy devient plus énigmatique alors qu'elle invente son alchimie (silencieuse) et que ses références, sous-jacentes à une

représentation, tirent leur ordonnance d'une mathématique qui n'est pas étrangère à certaines sciences de l'occultisme. Selon le *Yi King* chinois dont s'inspire l'artiste dans sa toute récente exposition², la musique permet la lancée d'un pont en direction du monde invisible et a le pouvoir de dissiper les tensions dans les cœurs. Convié à un concert d'une musique qui seule puisse élever l'âme, le spectateur assiste non arbitrairement à une performance de silences entre les sons (représentés par les instruments) et conséquemment, à une fête de l'espace (blanc) entre et autour des œuvres, celui-là même qui les favorise usuellement en toute légitimité.

Les «bébés cornus», petites fioles blanches en porcelaine crue, que l'on retrouve ici et là, constituent dorénavant un motif récurrent au sein de cette recherche. Ils reviennent aussi impersonnels que sourds(?), non encore véritablement formés. Ils servent à une distillation, à la réalisation d'une quête de pureté.



Blanche Célanuy,
L'Alchimie silencieuse de l'énigmatique Mister D., 1989

Enfin, ils semblent être tout fraîchement nés de quelques cornets cuivrés de tubas, de saxophones, de petits clairons et de pistons de trompettes, en s'écoulant tranquillement de leurs embouchures.

L'instant présent est long, c'est l'exposition qui le prouve. Le temps d'une musique et tout cet ensemble de mini-installations s'élève. La tête de chevreuil (empaillée), fixée à un pilier, domine le tout et projette encore plus haut ses bois terminés par de longues pointes de bronze, tandis que de petites cornes de même alliage se dirigent vers son cerveau. L'oiseau de paradis est une verticale métallique, sinueuse et douce qui accueille le regardeur dans un itinéraire qui peut se faire, malgré tout, dans n'importe quel sens. L'univers alcalin a un pouvoir neutralisant. Il est ici caractérisé par une colonne faite d'acrylique liquide teint légèrement en bleu et qui supporte deux petits contenants blancs en porcelaine glacée (de laboratoire), ainsi qu'un minuscule gobelet. La pyramide qui l'accompagne, plus basse, est tout aussi transparente, et tout aussi trouble... portant en équilibre, à son sommet, une fourchette en acier inoxydable. Tout près, au centre de l'exposition, l'humain est identifié à un immense vase longitudinal, toujours en porcelaine blanche et nue, toujours aussi fragile... De son centre émerge en paradoxe une immense lame en acier.

La représentation de la nuit se passe au niveau du sol : de gauche à droite, on retrouve deux grandes oreilles blanches (d'où l'expression dormir sur ses deux oreilles ?) et un monde lilliputien du sommeil constitué d'un lit blanc, fait lui aussi en porcelaine blanche et nue, comprenant deux oreillers blancs et une couverture en fourrure; enfin un deuxième petit lit blanc au côté du premier, et dont chacune de ses extrémités est finalisée par une plaquette de bronze. On voit ensuite près du mur, la présence d'une suite d'œuvres encadrées d'un métal doré, avec intérieur blanc où ne figure qu'une petite cuillère pliée, qui a tout de la feuille fébrile d'un arbrisseau.

Enfin, tout près du majestueux vase central, on nous sert la «dérive» d'une centaine de «bébés cornus», sur sept petits plateaux en inox. Ils passent devant le monde «reproducteur», là où gisent les instruments cuivrés et une oreille murale, où naissent les «bébés cornus». Le tout semble se suffire à lui-même et on ne

parvient que difficilement à situer véritablement notre rôle de spectateur. On est en attente mais cet univers n'a pas vraiment besoin de nous.

À la gauche des instruments c'est la ville qui bat son plein, par la présence de deux anciennes machines à coudre, chacune surmontée d'un imposant socle de bronze. L'esprit de Marcel Duchamp n'est pas très loin dans ce travail qui renvoie allègrement au premier quart de siècle, plutôt qu'à une mythologie personnelle d'artiste des années 70 à laquelle nous sommes habitués. Les goupillons, les longues et grandes cuillères, les deux clairons, l'immense coquillage, le gant blanc sali... tous azimutés, composent une mélodie que l'on imagine giratoire, même si aucun des éléments n'est atteint d'une énergie cinétique. Ce sont bien de vieilles pièces métalliques qui ne sont plus de notre époque, mais les re-voilà, tout comme le surréalisme, ramenées à la vie et devenues utiles. Anachroniques, également, sont la patère et le seau d'hôpital en inox joutés en garde-à-vous à cinq petites cuillères de même métal. Et les chapeaux de porcelaine, tout près, claironnent!

Pour Andrée Pagé qui emploie Blanche Célanuy (son pseudonyme) pour que l'art agisse sur elle(s) (et non l'inverse), le plaisir de la fiction et de la narration est une amorce de départ à un imaginaire qui ne demande qu'à être édifié. Choisir la numérologie, la «langue des oiseaux» pour la compréhension des rêves, les secrets inscrits à tout jamais au-dedans des fioles, choisir des formes et des matériaux à l'aide de grilles «autres», c'est éprouver la voie rationnelle et scientifique de l'émotion et du sensible. Et, c'est voir l'art autrement et d'ailleurs.

Isabelle Lelarge

NOTES

1. Présentée à la galerie de l'UQAM
2. *L'Alchimie silencieuse de l'énigmatique Mister D.* suit une première installation intitulée *L'Alchimie silencieuse d'une visite d'Ulysse*. Pour Blanche Célanuy, la présente installation (cinq autres étant encore à venir) est née un peu de la même façon que la première : «Le mystérieux Mister D. s'est imposé à moi d'une façon encore plus mystérieuse... plus soudaine. Plus autoritaire. J'ai essayé de rétablir en moi son ordre si étrange. Et ce travail a suivi. Trois mois de travail en atelier et en fonderie. Une semaine de montage. L'ouverture sur la ville. L'ouverture au public.»